

---

M A N U S C R I T

---

# ***LE CINÉMA DE L'INQUIÉTUDE MORALE***

de Tomasz Śpiewak

traduit du polonais par Agnieszka Zgieb

cote : POL21D1248

année d'écriture de la pièce : 2019  
année de traduction de la pièce : 2021



Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :  
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international  
de la traduction théâtrale ».

## THOREAU CONSTRUIT LA MAISON

THOREAU. — Au milieu du mois de mars 1845...

BEN. — ... j'ai emprunté une hache...

THOREAU. — ... j'ai emprunté une hache à un ami et suis parti dans la forêt pour y construire une maison. Je n'avais rien contre les pins, aucun préjugé négatif, plutôt un sentiment favorable. Surtout pour les *pinus strobus*. J'avais même un faible pour eux. Malgré ça, j'en ai coupé quelques-uns.

Au pied de la colline, à travers des arbres, pointait la surface d'un lac. Je le regardais, ou peut-être que c'est lui qui me regardait.

Durant plusieurs jours je débitais le bois en planches. Je ne pensais à rien de particulier. Je chantonnais. Puis j'ai acheté une vieille baraque. J'ai décloué les meilleures planches. Je les ai étalées sur l'herbe pour qu'elles s'aplatissent au soleil.

La maison a vu le jour fin avril.

Puis j'ai creusé la cave à l'endroit où la marmotte faisait son terrier. Le fait de m'engouffrer de plus en plus profond dans la terre me procurait du plaisir. Le plus dur était de se débarrasser du sumac. C'est un arbuste, pas un animal. Ça m'a fait du bien.

Avant de terminer les travaux j'avais besoin de gagner sans me prendre trop la tête un peu de sous pour les dépenses inattendues.

ÉLISABETH. — On va marcher combien de temps comme ça encore ?

MARGE. — On avait compté douze heures, non ?

ÉLISABETH. — Donc encore trois.

THOREAU. — Je pouvais noter toutes mes factures sur le bout de l'ongle.

## QUARTETT RUMINATIONS CRISE

THOREAU. — Comme c'est facile de tout acheter. Recevoir, c'est encore plus facile. Hériter c'est encore mieux. Pourquoi les gens ont autant de mal à se débarrasser de ce qu'ils possèdent ? Je regarde tous ces jeunes, des habitants de notre ville, et je me demande pourquoi vouloir toujours tout posséder ?

Un jour, genre samedi.

MARGE. — C'est agréable quand je dors avec ma copine et le chien entre nous deux. Quand je peux me presser un jus d'oranges fraîches. C'est agréable quand mon téléphone se tait.

ÉLISABETH. — C'est agréable quand je sors mon chien.

MARGE. — C'est agréable quand je réalise que n'ai pas bu de café et que je peux en boire.

THOREAU. — Les gens marchent, marchent.

Les tramways.

BEN. — C'est agréable quand je prépare le petit déjeuner à mes colocataires et qu'elles le trouvent bon. Et quand, ensuite, je n'oublie pas d'emballer l'oignon haché dans un sac et de le ranger au frigo pour éviter qu'il sente mauvais.

ÉLISABETH. — Quand je touche du bout des doigts une texture rugueuse.

BEN. — Tu aimes les mains rugueuses ?

ÉLISABETH. — Non, pas les mains.

THOREAU. — Un garçon court.

MARGE. — Quand passe sur Netflix, HBO ou Amazon Prime ce que je veux regarder.

ÉLISABETH. — Qu'est-ce qu'on va regarder ?

MARGE. — *Raison et Sentiments.*

Quand je me bourre la gueule et que personne ne me prend en photo ni ne m'enregistre.

Quand c'est sorti j'avais trois ans.

ÉLISABETH. — C'est agréable quand, avec le fric que je ne claque pas pour de la vodka, de la drogue et le taxi, je peux me payer des chaussures.

MARGE. — Quand il fait noir et que je tire les volets.

*À Thoreau qui marche derrière elle.*

On n'est pas au cinéma, arrête de mater.

ÉLISABETH. — C'est agréable quand on laisse nos portables dans la cuisine pour ne pas les regarder avant de nous coucher.

BEN. — Quand je ne suis pas obligé de regarder des films porno parce que je bande dès que les filles s'envoient en l'air de l'autre côté du mur. Et qu'après j'en rêve.

THOREAU. — Dimanche.

BEN. — C'est agréable quand je pars de la maison et que je sais que je n'ai rien oublié.

MARGE. — Élisabeth, c'est agréable quand je regarde les pages avec de belles baraques au bord d'une falaise.

BEN. — J'aime bien quand je reviens et que quelqu'un est content de me voir.

ÉLISABETH. — Quand j'ouvre une bière et que j'écoute de la musique.

BEN. — T'écoutes quoi ?

ÉLISABETH. — Andantino de Schubert joué sur un piano spécialement conçu pour lui. Le marteau frappe ailleurs pour produire le chant mélodieux subtil de la cantilène. Et toi ?

BEN, *mettant les écouteurs contre l'oreille d'Élisabeth.* — Ça c'est un concept. Une convention. Une partie des gens est assise, une partie marche. Voilà notre travail, des tâches sont distribuées. D'habitude je passe plus de temps assis qu'à marcher. Je peux par exemple insulter une pote. Sale pute rouquine, connasse enulée, je ne te fais pas confiance.

THOREAU. — Plus fort.

ÉLISABETH. — Et moi je fais la gueule. Je peux aussi donner une beigne à un collègue du boulot.

BEN. — Et moi, je n'ai pas mal.

MARGE. — Et moi, je peux embrasser une copine.

ÉLISABETH. — Ah ça, ça m'excite.

THOREAU. — J'ai une hache et tout se confond, impossible de savoir ce que je vais faire.

Lundi.

ÉLISABETH. — On a une vie de fourmis. On vit dans une telle précipitation qu'on finira par crever de faim avant de réaliser qu'on a la dalle.

MARGE. — Ce n'est pas agréable quand je cherche un truc et que je ne le trouve pas.

À chaque fois que je passe mon chargeur à quelqu'un, je flippe de ne plus jamais le revoir.

ÉLISABETH. — Ça, c'est mon chargeur.

BEN. — Il y a quelque part là-bas celui qui...

MARGE. — Peut-être que notre loyer est peu cher, mais l'état de l'appart laisse à désirer.

ÉLISABETH. — Le pire, ce sont les câbles. Nous sommes entourés de câbles emmêlés. La civilisation piétine sur place.

MARGE. — Moi aussi j'aimerais profiter pleinement de la vie. Ce n'est pas agréable quand un numéro inconnu m'appelle. Sucrer l'essence de la vie jusqu'à la moelle comme un chien son os.

ÉLISABETH. — Seulement comment faire, trois pennies pour un bon conseil.

BEN. — Passe au karcher tout ce qui n'est pas une vie.

MARGE. — L'intellect c'est la hache. Le chien enterre avec ses pattes, et nous on est obligé de nous servir de notre tête pour réduire la vie à l'essentiel.

ÉLISABETH. — Trois pennies pour un bon exemple.

BEN. — Tu es surstimulée. Au lieu de faire un million de trucs, tiens-t'en à une dizaine. Je rêve juste d'avancer dans la vie et de laisser derrière moi uniquement les excréments et les traces de mes pas.

MARGE. — Pas dans notre appart.

THOREAU. — Ma maison a un seul inconfort.

EVELINA. — Lequel ?

THOREAU. — J'ai seulement trois chaises, mais je ne peux pas suffisamment les espacer.

LES JEUNES. — Pourquoi voudrais-tu les espacer ?

THOREAU. — La conversation a besoin d'espace. La première chaise est pour la solitude, la seconde pour l'amitié, la troisième, probablement inutile, pour la compagnie. Quand on discute de choses futiles, on peut être les uns sur les autres. Mais lorsque la pensée devient sérieuse il faut s'éloigner, pour qu'elle puisse se développer, pour qu'on puisse l'entendre et comprendre. Une pensée juste peut te retourner le cerveau.

Un jour, genre mardi.

MARGE. — Tu es si pâle, qu'est-ce qui s'est passé ?

ÉLISABETH. — Rien, rien, je me sens juste coupable. Je n'ai rien fait hier.

BEN. — Je peux faire un saut à la pharmacie pour te ramener du laudanum.

ÉLISABETH. — Je serais obligée de m'enfiler un flacon entier. On affronte la vie à genoux comme si c'était la seule solution.

MARGE. — Parce qu'on nous oblige à vivre avec humilité et honnêteté.

BEN. — Puisque tu vis alors fais ce que tu as à faire.

ÉLISABETH. — Assumons ce qui nous revient, mais pitié, rien de plus.

Notre travail a-t-il un sens dans ce monde ?

THOREAU. — Mercredi.

BEN. — J'aime ça. J'aime cette balade. C'est agréable quand je pars à la gare pour récupérer le colis avec le linge lavé par ma mère.

MARGE. — Ta mère attend beaucoup de toi.

BEN. — Elle attend beaucoup de moi. Elle aimerait que je trouve une occupation qui a du sens.

MARGE. — Tu veux aller au cinéma ?

ÉLISABETH. — Je voudrais bien mais je ne peux pas, je dois résumer ce que j'ai fait aujourd'hui et dresser un plan pour demain. J'ai fait que dalle aujourd'hui. Je dois me cogner tout demain.

MARGE. — On est toujours entourés des mêmes tronches. Il s'est écoulé trop peu de temps depuis la dernière fois pour s'y intéresser. J'exagère ?

THOREAU. — Planches 8,03  
Lattes 1,25  
Deux fenêtres d'occasion 2,43  
Vieilles briques 4,00  
Deux barils de choux 2,40, trop pour moi  
Portes en fer pour le four 0,15  
Clous 3,90  
Charnières et vices 0,14

ÉLISABETH. — Si peu cher ?

THOREAU. — Poignée 0,10  
Craie 0,01.

Le transport n'a rien coûté, parce que j'ai tout trimballé sur mes propres épaules.

Coût total 28.

Je signale que je n'ai rien dépensé pour les rideaux, je n'ai pas à me cacher de quiconque.  
Un jour, genre jeudi.

*/L'un des acteurs de la distribution connu  
du grand public traverse le plateau/.*

MARGE. — Tu reconnais ce type ?

ÉLISABETH. — C'est une personnalité publique.

MARGE. — Publique, mon cul. Il tapisse les murs de sa tronche. Tu savais qu'il a acheté soixante-dix mille *likes* au Pakistan ?

ÉLISABETH. — Et oui, Marge, on se fait couillonner.

MARGE. — C'est dégueulasse, Élisabeth.

ÉLISABETH. — On ne voit rien. On prend des conneries pour la réalité, et la réalité pour la fiction. Rien n'est ce qu'il nous semble être.

BEN. — Même le sel ressemble au sucre.

ÉLISABETH. — Si seulement on avait observé la réalité — on n'aurait même pas reconnu notre ville.

THOREAU. — Je passe ma journée assis sur le seuil et j'écoute le chant des oiseaux. Ils passent au-dessus de ma maison sans faire de bruit.

BEN. — Je hais la poste. Quand je reçois un avis de passage, je deviens paranoïaque.

MARGE. — Je préfère ça qu'une conversation enregistrée. Avant que tu n'arrives pas à avoir quelqu'un au bout du fil, un automate t'annonce que tu es cinquième sur liste d'attente, et ensuite tu t'aperçois que la conversation est enregistrée.

BEN. — Et essaye de ne pas être d'accord.

MARGE. — La vie ou la mort, on n'aspire qu'à la réalité. Regardons-nous les yeux dans les yeux.

ÉLISABETH. — Je n'ai pas la force. J'ai mal aux yeux.

THOREAU. — Je me suis installé si loin...

... comme si je m'étais déplacé dans des zones sondées la nuit par les télescopes des astronomes.

BEN. — Quand je regarde ce ciel qui n'existe pas et ces feux d'artifice qui n'existent pas, alors je me dis que seule la vie peut nous apprendre comment vivre.

ÉLISABETH. — Tu es si intelligent.